



Bodil Bredsdorff

Le Fleuve-serpent

Traduit du danois par Jean-Baptiste Coursaud

LA JOIE DE LIRE

En souvenir d'Anette Pilmark

CHAPITRE UN

Au sommet du ciel africain, un rapace plane au-dessus du fleuve qui, tel un serpent géant, sinue dans le paysage. Prenant sa source dans les plateaux, il termine sa longue boucle dans la mer, tout près de l'endroit où habite Josina.

Un lavis de sentiers étroits quadrille les jardins. Les cases sont coiffées de toits de chaume et les maisons en dur surmontées de tôle ondulée. Sur la terre rouge des potagers, les arbres se découpent en autant de petites taches vert tendre. Le plus grand d'entre eux se dresse au bord du fleuve – seul.

L'arbre est si vieux, si âgé qu'il doit certainement exister depuis la nuit des temps. Avec ses longues branches, il élève sa lourde cime au bout d'un tronc épais. Les herbes hautes poussent à son pied en toute liberté puisque personne n'y pénètre jamais.

Car cet arbre, nul ne le frôle. Et de la même manière que tout le monde décrit une large courbe pour l'éviter, le chemin séparant le fleuve du remblai s'en écarte en dessinant un grand arc de cercle. Dans l'arbre vit en effet un serpent : le grand serpent noir qui n'est autre que l'âme du fleuve.

Les gens passent devant lui d'un pas pressé, non cependant sans lever la tête vers sa flèche dans l'espoir d'y apercevoir le serpent. Si jamais on voyait le reptile, c'est toute la vie qui s'en trouverait changée – et qui n'a pas ce désir ?

Josina ne s'approche de l'arbre qu'à de rares occasions, elle qui n'a pas la permission de descendre seule au bord de l'eau. C'est uniquement accompagnée qu'elle le dépasse. Mais, chaque fois, elle fixe longuement la frondaison touffue.

Les feuilles se balancent dans le vent. Les ombres grattent et raclent l'écorce grège. Mais un serpent géant ne se montre pas avec autant de facilité. Il coule comme un courant. Comme un fleuve que rien ne peut freiner.

Josina peut guetter et observer aussi longtemps qu'elle le veut. Le serpent ne se montrera pas. Les êtres humains ne l'intéressent pas. Il ne leur veut d'ailleurs ni bien ni mal. Il s'en fiche – c'est tout. Oui, les hommes indiffèrent le serpent autant que le fleuve. Car lui aussi s'en fiche éperdument. Si on se noie dans son lit, on ne peut s'en prendre qu'à soi-même. Telle la petite Angela. L'année dernière.

Angela et sa grande sœur s'étaient rendues au bas de la berge pour faire la lessive. Dans ce fleuve aussi large que profond, il y a des tonnes d'eau mais pas de crocodiles, heureusement – ils n'aiment pas l'eau salée qui reflue de la mer jusqu'ici. Sauf que, ce jour-là, le courant avait décidé de s'engager dans la bonne direction : vers l'océan.

Angela décapait, frottait, tordait, rinçait. Elle était si minutieuse dans son travail qu'elle a oublié de faire attention. Elle a glissé sur les talus couverts de glaise. Ni une ni deux, comme un vulgaire crocodile, le fleuve l'a happée. L'a tirée dans ses

profondeurs et l'a emportée. Depuis, personne ne l'a revue.

Tous les ans, quelqu'un se noie dans le fleuve. L'année dernière c'était Angela, cette année c'était l'équipe de foot. Tous les joueurs sans exception. Ils avaient été trop fainéants et trop contents. Ils avaient été trop négligents et beaucoup trop nombreux dans le bateau. Ils n'avaient pas envie de faire le trajet à pied. C'est-à-dire remonter le terrain de foot jusqu'à la route, traverser le pont pour revenir à leur point de départ : de l'autre côté. A quoi bon, dans la mesure où ils voyaient la rive opposée juste en face ? Et puis, ça s'était bien passé à l'aller, alors pourquoi pas au retour ?

Ils s'étaient serrés pour pouvoir tous monter à bord et rentrer le plus vite possible à la maison fêter leur victoire. Ils avaient hurlé et chahuté. Frappé dans leurs mains. Chanté leur triomphe. Tambouriné sur les flancs du bateau. Eparpillé des notes de musique au gré de la surface vide et grise et indifférente du fleuve. Puis le bateau a

chaviré. Et le fleuve a refermé sa bouche sur eux, les engloutissant les uns comme les autres. Aucun ne pouvait nager car aucun ne savait nager.

Personne ne sait nager ici. Avec qui, et surtout où l'apprendraient-ils ?

Il arrive qu'un cadavre tout gonflé vienne flotter dans les parages, déporté par le courant. On peut voir les endroits où les poissons ont grignoté la peau anthracite. On peut voir la manière avec laquelle l'eau a élimé les habits. On peut voir que les yeux manquent.

Nul ne tente de ramener le corps noyé sur la terre ferme. Il n'y a personne à sauver et il n'y a aucune famille pour l'enterrer. Aussi le cadavre continue-t-il de dériver au fil du courant, filant vers l'océan rejoindre Angela et les joueurs de foot et tous ceux qui n'ont pas fait attention. Et ce, sans parler de ceux qui se sont jetés dans le fleuve parce qu'ils ne voulaient plus vivre. Parce que la vie, pour une raison ou une autre, était devenue si dure qu'ils ont fini par capituler.

Alors peut-on reprocher à la mère de Josina de lui répéter en permanence qu'elle ne doit jamais descendre au bord du fleuve ? Même pas pour y laver le linge avec ses sœurs. Même pas pour y puiser un seau d'eau afin d'arroser le maïs dans le potager – et tant pis si les feuilles pendouillent, si la terre craquelle, si les plantes sont sur le point de mourir de soif. Et peut-on leur reprocher de boire et d'acheter de l'eau en bouteilles chez la famille qui possède un puits – et tant pis s'ils n'ont presque plus d'argent ?

Josina doit purement et simplement se tenir le plus loin possible de cette eau glauque et trouble. Car sa mère, elle, ne s'en fiche pas du tout. La mère de Josina, Marta, aime ses huit enfants et déteste le fleuve. Elle a peur de lui. Son plus grand désir serait de partir vivre ailleurs.

Tout le monde le sait. Et tout le monde sait que, si Marta passe à maintes occasions devant le grand et vieil arbre, c'est uniquement pour cette raison. Elle y passe parfois le matin, au moment de partir

le faire le ménage dans les bureaux ; et elle y repasse le soir, au moment de rentrer à la maison. Quand bien même elle craint le serpent.

Elle souhaite en effet que sa vie change. Elle le souhaite du plus profond de son cœur. Avec une telle force qu'elle ose s'immobiliser devant l'arbre pour fixer sa frondaison touffue. Comme si elle pouvait extraire le reptile de sa cachette à la seule force du regard.

Seulement voilà, cette ruse n'a aucun effet sur le serpent. Lui qui décide seul de ce qu'il va faire. Et il fait ce qu'il veut, ou il ne fait rien. Il fait comme ça lui chante. Et le fleuve est pareil : lui aussi fait comme ça lui chante. Quand la pluie s'abat, il enfle. Quand la pluie s'arrête, ou quand le soleil brûle, il désenfle. Personne ne peut rien y changer.

Lors de la dernière saison des pluies, le fleuve a débordé au-dessus du remblai. Son eau trouble et boueuse s'est glissée jusqu'à la case, s'est introduite par la porte entrebâillée, s'est insinuée

sous la table. Elle s'est hissée le long des pieds de la table et le long de tout ce qui avait été placé en sécurité sur la toile cirée à fleurs. Elle a continué sa progression dans la petite chambre à coucher, où le lit a fini debout, baignant dans une mare de bouillasse.

Des moisissures verdâtres se sont répandues sur les chaussures et les vêtements, sur les sacs et les ceintures. Tout sentait le renfermé et le fermenté. Ils pataugeaient dans la gadoue pour se rendre à l'école et au travail. Ils ont certes sauvé les manuels scolaires de Josina mais, dans l'affolement, ils ont oublié son cartable qui traînait par terre. Et qui était tellement détrempe que les coutures ont lâché et que le fond s'est détaché.

Or le fleuve a brusquement changé d'avis. Il est retombé. Il s'est retiré dans son lit, a retrouvé sa forme de serpent et s'est remis à sinuer, lisse et gras, dans les méandres de la vallée. Sitôt l'eau partie, les paysans se sont dépêchés de semer et de planter dans la boue fertile qu'elle avait laissée sur son passage.

Le soleil palpite dans le ciel. Son incandescence blanche irradie de l'instant où il se lève jusqu'au moment où il se couche. Les flaques et les mares s'assèchent. Les plantes se déracinent et s'affaissent. Le temps passe, les gens oublient. Ils finissent par pardonner au fleuve à cause de sa générosité. Les pêcheurs à l'entrée du delta tendent leurs filets en travers du courant. Heure après heure après heure, ils arpentent les berges fangeuses avec de l'eau jusqu'à la taille et le filet déroulé entre eux. Le fleuve remplit les mailles de crevettes et de petits poissons.

Les nuages en provenance de la mer refluent vers les terres. Le ciel et le fleuve adoptent une même teinte grise. Le vieil homme aux longues dents de travers fixe à ses gros orteils les nœuds de ses lignes. Il se carre ensuite dans son bateau et somnole jusqu'à ce qu'un poisson morde à l'hameçon : une anguille aux dents acérées. Il doit surtout veiller à éviter toute morsure pendant qu'il tue la bestiole à l'aide de son couteau rouillé. Ceci fait, il raccroche la ligne à son orteil et continue.

Un gros cochon noir qu'une famille a engraisé au fretin vadrouille sur la berge. Il couine à l'attention du pêcheur avant de poursuivre son trotinement.

Les martins-pêcheurs volètent entre les troncs d'arbre. Une senteur épicée flotte sur le fleuve et étouffe l'odeur fade d'eau douce. C'est la forêt qui est en fleur. C'est le parfum de la mangrove blanche qui se diffuse jusque sur la plage de sable.

Les vagues se brisent contre les écueils. La mer se propulse contre le fleuve dans un fracas assourdissant. L'eau salée et l'eau douce se mélangent. Le turquoise s'incorpore au glauque boueux. La mer entraîne le fleuve dans un tourbillon d'une violence inouïe. Et ce courant irrésistible conduit l'eau douce vers l'océan, en s'engouffrant dans la brèche des récifs qui affleurent non loin du rivage.

CHAPITRE DEUX

Josina suit le large sentier qui passe devant le minuscule étal de légumes aménagé au croisement. Ce n'est même pas une échoppe, juste une natte sur laquelle sont entreposés quelques tomates, deux oignons, cinq patates douces et un demi-régime de bananes, vendus par une famille qui proposent le surplus de leur récolte. Mais Josina n'est pas venue acheter des légumes. Elle passe également devant l'endroit où elle a l'habitude d'acheter de l'eau potable. Mais ce n'est pas non plus pour cela qu'elle est partie faire des emplettes. En quête de riz, elle se rend au supermarché.

Le sentier débouche sur la plaine en périphérie de la ville où les maisons sont en béton ; certaines s'élèvent même sur plusieurs étages. Le long de la grande rue asphaltée se succèdent la gare routière, la poste, les boutiques et un restaurant qui ne paye

pas de mine. Josina ne va pas aussi loin : elle entre dans la petite supérette située à l'endroit où le sentier rejoint une rue adjacente.

Elle prend un sac du rayonnage et le porte à la caisse. Le propriétaire connaît Josina. Il connaît toute sa famille. Il sait que, même s'ils n'ont pas d'argent pour payer tout suite, il peut malgré tout le leur vendre. Car ils viendront s'acquitter de leur dette au premier du mois prochain. Ils sont toujours ponctuels. Aussi note-t-il sur une carte ce qu'ils lui doivent et laisse partir Josina avec son sac de riz.

En franchissant la porte, elle entend la sonnerie d'un téléphone. Non pas à l'intérieur du supermarché, mais à l'extérieur. Dehors, elle voit une femme plonger la main dans son sac et en retirer un téléphone portable qu'elle plaque contre son oreille.

Cette femme, Josina l'a déjà croisée. Elle habite l'une des grandes villas en bord de mer, juste à côté du vieil hôtel. Elle est toujours tellement chic, tellement bien habillée... Aujourd'hui, sur un pantacourt d'un blanc immaculé, elle porte

un maillot rose bonbon, fendu par une fermeture Eclair, ainsi qu'une casquette de la même couleur. Aux pieds, les tennis ont le même blanc crayeux que le vêtement et rappellent les perles qui brillent dans le lobe noir de ses oreilles.

Mais le plus fascinant demeure le sac à main. Ou devrait-elle plutôt parler de sac à dos ? Oui, un petit sac à dos que la femme a jeté nonchalamment sur une épaule, tout en parlant avec son téléphone coincé contre l'autre épaule. Et ce sac étincelle ! Il renvoie des éclats argentés sous le soleil.

Quand Josina rentre chez elle, elle trouve ses deux grandes sœurs affairées à nettoyer des légumes dans la cour. Leurs deux petits derniers dorment : le nouveau-né d'Elsa, Manuel, et la fille de Rosa, Maria – elle a deux ans. Quant à Fernando, le grand fils de Rosa, quasiment du même âge que Josina, il est toujours aussi pétillant de vie.

– Allô ? fait-il dans un portable qu'il s'est fabriqué. Qui est à l'appareil ?

On ne trouve personne dans tout le quartier

capable, comme Fernando, de confectionner des jouets à partir de boue et d'argile. Tout ce qu'il voit, il le transforme instantanément en figurines : êtres humains, animaux, voitures, canoës, bateaux à moteur. Oui, il a même réalisé un hélicoptère et un appareil photo incrusté d'un bris de verre en guise d'objectif.

Il adresse un large sourire à Josina tout en poursuivant sa conversation téléphonique :

– Je voudrais parler à ma tante Josina, s'il vous plaît.

Josina n'a hélas pas le temps. Elle doit avoir terminé le ménage dans la maison avant d'aller à l'école. Elle commence par la chambre à coucher. Après avoir fait le lit sous la moustiquaire, qu'elle partage avec sa mère, Elsa et le petit Manuel, elle balaie le sol en terre battue. Vient le tour de la pièce commune, qu'elle doit également balayer avant de nettoyer la jolie toile cirée à fleurs, avec ses carreaux azurés et ses roses écarlates. Et ce, sans oublier d'épousseter l'étagère qui contient les nombreuses photos de famille.

Josina regarde ses cinq grands frères. Quatre d'entre eux travaillent très loin, elle ne les voit donc jamais. Le cinquième, le plus vieux, est son préféré. Nelson, il s'appelle – sa photo est insérée dans un cadre argenté. Il travaille dans le grand hôtel face à la mer. Il s'est construit une belle cabane à côté de leur maison, une cabane où il pourra vivre quand il se mariera avec Celina dès... qu'il en aura les moyens. S'il en a un jour les moyens.

Il y a également un transistor. Mais l'argent nécessaire pour acheter de nouvelles piles manque depuis si longtemps – et les vieilles sont mortes. L'appareil attend donc des jours meilleurs. A côté, la pendule qui... qui lui dit qu'elle aurait plutôt intérêt à se dépêcher si elle ne veut pas arriver en retard à l'école.

Elle attrape son paquet de livres et détale à toute vitesse. A Fernando de voir si, pour sa part, il a envie de traîner éternellement.

– Je suis désolé, mais je suis obligé d'y aller, là..., dit-il dans son téléphone.

Il le pose délicatement à côté des autres figurines

en argile, sur l'escabeau, contre l'arbre.

– Attends-moi ! crie-t-il à Josina, en se lançant à sa poursuite.

Lorsque Josina et Fernando reviennent de l'école, Marta est déjà rentrée du travail. Assise sur une chaise, devant la maison, elle savoure un verre d'eau. Ses chevilles sont gonflées après avoir tant marché en long et en large dans les bureaux.

Elsa et Rosa n'ont pas quitté la natte, au pied de l'arbre. Et elles n'ont pas eu le temps non plus de terminer la préparation des légumes pour le dîner avant le réveil de Maria et du petit Manuel : la première voulait manger, le second téter sa mère. Voilà comment file un après-midi.

Marta soupire. Elles n'arriveront jamais à planter quelque chose dans leur lopin de terre de l'autre côté du fleuve. Car Marta refuse catégoriquement que ses filles y aillent en bateau. Pas question d'approcher cette eau trouble ! Et elles ont tous les jours une bonne raison pour ne pas avoir eu le temps d'aller jusqu'au pont pour ensuite rejoindre

le bout de terrain et y semer des graines et du maïs. Alors que la terre y est si grasse et fertile. C'est pourquoi la parcelle reste en jachère.

– Tu as repassé ma chemise, Elsa ? veut savoir Marta.

Mais ça non plus, Elsa n'en a pas eu le temps.

– Tu veux que je le fasse ? propose Josina.

Mais ça non plus, Josina n'en a pas la permission.

Le fer est lourd à porter et, dès qu'il contient les braises, il devient incandescent. On a vite fait de brûler un vêtement.

– Va donc t'occuper du petit Manuel pendant ce temps, suggère-t-elle. Et toi, Elsa, tu en profiteras pour repasser la robe bleue de Josina. Demain, je veux qu'elle et moi allions demain rendre visite à grand-père et grand-mère !

– Je veux venir ! crie Fernando.

– Je comprends que tu le veuilles, mais tu ne viendras pas, décrète sa grand-mère Marta. Rosa, donne-moi Maria pendant que tu vas préparer le dîner.

Rosa s'éclipse dans la paillote qui leur sert de cuisine, Elsa s'éclipse dans la maison et Fernando s'éclipse sous la barrière qui ouvre sur la ruelle, où il va jouer au football avec les autres garçons, jusqu'à ce que le soleil se couche et que toutes les lumières disparaissent.

Ils dînent sur la toile cirée à fleurs, à la lueur de la lampe. La petite flamme crépite dès que sa bouche attrape une mite. Josina mâchonne son riz agrémenté de quelques légumes, mais rêve de poulet.

– Est-ce qu'on apporte quelque chose à grand-père te grand-mère ? demande-t-elle.

– Peut-être, répond Marta. Si le voisin accepte de me vendre une poule. Auquel cas je lui devrai de l'argent...

– La joie réside dans l'estomac, déclare Josina, car c'est ce que grand-mère répète toujours.

– Heureusement qu'on a de quoi le remplir, réplique Marta, en bout de table.

Oui, heureusement. Ils ont de la nourriture

sur la table et un toit sur la tête, le fleuve coule comme il se doit. Mal appris celui qui oserait venir se plaindre.

Grand-père et grand-mère habitent dans une sorte de cuvette au milieu des dunes. Entre les huttes, la terre y est dure et pure. Des pierres blanches, trouvées par grand-mère et peintes par grand-père, ceinturent cette cuvette. Marta et Josina longent également le sentier menant à la route asphaltée, qui conduit ensuite à l'hôtel et à la plage. Elles ne vont cependant pas aussi loin – et elles en sont ravies.

Les chevilles de Marta sont gonflées après cette longue marche, et Josina a mal à la main après avoir porté le poulet dont les pattes sont rattachées par un bout de ficelle. La volaille s'est évanouie à force d'être restée suspendue la tête en bas : ses ailes inertes traînent par terre. Grand-père et grand-père sont aux anges quand ils les voient arriver tous les trois.

Marta et Josina ont droit, dans l'ombre de

l'arbre, à une chaise et un verre d'eau chacune. Quant au poulet : on lui tranche la tête. Et, pendant qu'il est plumé et vidé, Marta et grand-mère discutent de la famille et de toutes leurs connaissances communes.

– Viens ! dit grand-père à Josina.

Deux grands bidons à la main, ils prennent la route qui file vers l'hôtel.

Le grand-père de Josina est si vieux que ses cheveux crépus ont blanchi. Mais sa force est intacte : il est capable de porter deux bidons remplis d'eau dans chaque main. Pourtant, il ne trouve de travail nulle part. Les gens regardent les cheveux au lieu des mains – et ils courent les rues, les jeunes hommes aux tortilles noires qui acceptent n'importe quelle besogne.

Et si grand-père pêche de temps en temps, du moins quand quelqu'un daigne l'emmener sur son bateau, grand-mère et lui vivent surtout des objets qu'il sculpte dans le bois. Oh, ça ne leur rapporte pas une fortune... Il n'est donc pas rare que Marta

doive mettre la main à la poche. Les chaussures en caoutchouc de grand-père sont déchirées sur le dessus, et son pantalon tient grâce à une ficelle ; le vêtement est propre et repassé : grand-mère y veille.

Dès son arrivée, Josina a reçu un cadeau des mains de son grand-père : un bracelet. Elle le porte depuis. Sculpté dans du bois foncé, il fait alterner des palmiers et des petites cases coiffées d'un toit de chaume. Josina les a comptés, il y en a cinq de chaque. C'est le plus beau bracelet qu'elle ait jamais vu.

– Tu ne veux pas que je porte les bidons ? demande Josina.

Non, pas question : elle doit profiter de sa journée de liberté et... oh... là-haut... un rapace. Josina renverse la tête. Elle aperçoit un balbuzard pêcheur.

Bien avant d'atteindre l'hôtel, ils distinguent le haut bâtiment blanc se dresser devant l'océan turquoise. Des deux côtés s'étirent des villas le long

de la plage. La femme au sac argenté habite l'une d'elles : la maison aux fenêtres bleues.

Devant l'hôtel, les voitures sont garées à touche-touche sur le parking – tout juste lavées, rutilantes. Comme grand-père y travaillait autrefois, il a toujours la permission de venir chercher de l'eau potable au robinet. Mais il n'a pas le droit de déranger Nelson, c'est donc une chance à chaque fois quand il le voit. Et, aujourd'hui, la chance est avec eux : un jeune homme svelte, vêtu d'un uniforme marron clair, rejoint à toute vitesse la piscine, tenant un plateau rempli de verres et de bouteilles.

– Nelson ! crie Josina.

– Bonjour, Josina, lui lance son frère préféré. Ça va bien ?

Il a à peine terminé sa phrase qu'il a déjà disparu derrière les buissons et les parasols.

– Ça va du tonnerre ! répond-elle.

Car c'est vrai, elle va merveilleusement bien. Et sa journée est encore meilleure lorsque, le soir, elle plante ses dents dans le poulet. Chaque fois

qu'elle a la chance d'en manger, le goût si délicieux de la viande qu'elle avait presque oublié lui revient aux papilles.

La nuit a déposé son couvercle d'étoiles sur la cuvette au creux des dunes. Assis entre les huttes, ils écoutent le ressac de la mer. Ils sentent sur leur peau la légère brise qui chasse la chaleur et les moustiques.

– On a bien un poisson de temps en temps, dit grand-père. Mais ce n'est pas pareil.

Ils lui donnent raison : même si le poisson est délicieux, ça ne vaut pas le poulet.

– Oui, ajoute-t-elle. La joie réside dans l'estomac.

Et là encore ils lui donnent raison. Car c'est vrai. Et non seulement c'est vrai, mais il en a été toujours ainsi. Ah, la joie...